

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



Condamin

LES HOMMES DE VÉNERIE

ANDRÉ MÉTIVIER dit « La Feuille »

« Les hommes » comme on dit entre veneurs, ont toujours joué un rôle de premier plan dans l'histoire de notre mode de chasse. Au siècle passé, il n'existait sans doute pas un équipage qui n'ait au moins un piqueux, plus ou moins bien monté et vêtu. Les grands équipages en comptaient un nombre impressionnant : un premier piqueux, un second et un troisième montés, trois ou quatre jeunes valets de chiens à pied, des valets de limier expérimentés et puis aussi des garde-biches, des cochers... plus une cuisinière pour nourrir tout ce monde, autant dire une entreprise.

Aujourd'hui : autres temps, autres mœurs. La plupart de nos 380 meutes sont servies par les maîtres et les boutons. D'abord parce que les équipages n'ont plus les moyens d'entretenir un personnel abondant. Les « entreprises » sont devenues coopératives. Peut-être aussi parce que les veneurs de notre époque, où l'engagement dans l'action est devenu une règle de vie, y trouvent un plus grand plaisir de chasser.

Pourtant, dans les équipages les plus importants, la présence d'au moins un piqueux de qualité reste le plus souvent un élément déterminant de succès. Les hommes de vénerie sont donc toujours là. Et l'on attend d'eux beaucoup de choses : de l'allant à la chasse, la tête froide dans les défauts, le sens du chien, une bonne trompe, une bonne main avec les chevaux, une gestion sérieuse du chenil, un œil sur le ou les territoires, le sens de la politesse et des convenances... Un vrai métier, un beau métier.

La Feuille, premier piqueux de l'Équipage de Cheverny, a pris sa retraite à la fin de la saison 1995/1996. Comme tout veneur, je garde une admiration profonde pour le premier piqueux que j'ai vu œuvrer. Je pense que ceux qui l'ont vu chasser ne me contrediront pas : entendre La Feuille appuyer ses chiens ou sonner « la compagnie » au petit trot était un spectacle dont on ne se lassait pas.

Élevé près de la forêt d'Orléans, La Feuille passe dans son enfance, beaucoup de temps au chenil du Rallye Saint-Euverte dont le Maître d'équipage est M. Jean Paroissin et qui chasse le sanglier en forêt d'Orléans. Il y apprend à sonner avec Bodineau dit Débucher et son fils, Saute au Bois.



Photo : Christian de Froberville

La forêt d'Orléans peut être assimilée à une véritable pépinière de piqueux. Outre La Feuille et les Bodineau, on peut citer Roland Belin, piqueux du Vautrait d'Am-

boise, Hubert Collet et Daniel Guittou dit La Bruyère, anciens piqueux du Pique Avant Orléans, Marcel Réau dit Fanfare, du Rallye Combreux et Jean-Claude Rétoré,

dit Saute au bois, ancien piqueux du Rallye Franchard.

A 14 ans, La Feuille entre au service de M. Servier, Lieutenant de Louveterie à Orléans. Nous sommes au début des années 50. Il sert ses premiers chiens à pied car les chasses n'ont lieu qu'en louveterie. En revanche, il est interdit de tirer l'animal avant que les chiens ne l'aient chassé 2 heures.

En 1953, il part en Normandie à l'Equipage du Val d'Iton où il devient valet de chiens. Le premier piqueux est alors Pique Hardy et son second La Forêt. En 1955, M. Anne, Maître d'Equipage du Val d'Iton,

Vibraye qui lui avait donné autrefois 14 cerfs. Il veut, en présentant La Feuille, lui recommander un bon valet de chiens.

La Feuille arrive donc à Cheverny en 1955, après avoir demandé et obtenu l'autorisation paternelle. Son premier piqueux est La Rosée. Il reste deux saisons puis quitte la vénerie pendant une quinzaine d'années.

Au début des années 70, le Marquis de Vibraye envoie son chauffeur, Détéienne, faire part à La Feuille de son souhait de le voir remplacer La Rosée qui part à la retraite. Bien qu'il ait déjà reçu plusieurs lettres

Un rendez-vous est pris pour l'embauche de La Feuille. Ce rendez-vous est fixé en forêt domaniale de Boulogne, au carrefour de Boulogne.

Le Marquis de Vibraye arrive avec son témoin M. de Vanssay et dit à La Feuille : « un piqueux, ça s'embauche en forêt ».

On ne sait pas si le rendez-vous était fixé à onze heures !

La Feuille devient ainsi premier piqueux de l'Equipage de Cheverny et prend ses fonctions en août 1972. Un mois après il connaît tous les chiens. Son second est Débucher jusqu'en 1974, puis Vol-au-Vent, La Ramée et enfin, Jolibois.

Cet article est aussi l'occasion de rendre hommage à la mémoire de Jean Bastien dit Jolibois, qui a secondé efficacement La Feuille pendant 21 ans et qui est décédé prématurément en mars 1997. Jolibois avait servi pendant 15 ans au Rallye Malgré Tout avant d'arriver à Cheverny. Il laisse des regrets unanimes.

*
**

Christophe Posty : Quelles ont été les premières instructions données par le Marquis de Vibraye ?

La Feuille : Le premier souci de M. le Marquis était que l'on ramène tous les chiens après la chasse. Ensuite, il souhaitait que pendant les chasses, le piqueux et le maître d'équipage ne fassent qu'un.

C.P. : *Donnez-nous quelques chiffres sur votre carrière de premier piqueux.*

L.F. : J'ai été premier piqueux pendant vingt-quatre saisons, j'ai fait plus de mille chasses et pris environ sept cents cerfs. Au cours de ma pre-



Photo : Ch. de Froberville

rencontre à Paris le Marquis de Vibraye. Celui-ci cherche un valet de chiens pour son équipage à Cheverny. M. Anne propose le jeune La Feuille au Marquis de Vibraye et entend en guise de réponse :

« Si vous voulez vous en séparer, c'est qu'il est communiste ! ».

En fait, M. Anne est tout simplement reconnaissant envers M. de

de candidature, le Marquis a déjà choisi.

La Feuille rencontre alors le Marquis de Vibraye qui lui tient les propos suivants :

– « Quel âge as-tu ? »

– « Trente-cinq ans, M. le Marquis »

– « Bien, si tu en avais eu trente-quatre, je ne te prenais pas : pas assez d'aplomb pour ces Messieurs. »

mière saison, j'ai pris trente-huit cerfs. Le plus beau cerf que j'ai pris portait 17 ; il avait fait une chasse de 5 h 1/2, attaqué à Herbault, pris route de Mur. Ma chasse la plus longue a duré 7 h 30.

C.P. : *Parlez-nous de votre territoire de chasse.*

L.F. : A l'époque, on chassait sur presque toute la Sologne soit environ 50 000 hectares, avec la forêt de Boulogne comme seul territoire domanial. Tout le reste était des propriétés privées.

C.P. : *Découpliez-vous souvent avec d'autres équipages ?*

L.F. : Uniquement avec le Rallye Vouzeron. Laverdure, le père de Guy Brousseau, était un ami de M. le Marquis. Tous les ans, pour l'anniversaire de Laverdure, M. le Marquis prenait une bouteille de champagne et allait lui rendre visite. M. de Sigalas a continué d'inviter le Rallye Vouzeron.

C.P. : *Comment sont les cerfs de Sologne ?*

L.F. : Bien sûr, il y a les petits cerfs à bois blancs connus comme cerfs solognots. Il y a aussi un autre type de cerfs qui vient des lâchés faits en 1935 à l'initiative de M. le Marquis. Il avait envoyé Détienne en Allemagne avec pour mission de ramener des cerfs des Carpates. Détienne a fait plusieurs voyages à 30 km/h, ça n'a pas dû être facile ! Ces cerfs ont été lâchés près de Ligny. Le Ribault, de nuit pour éviter le braconnage et ont constitué une souche qui existe toujours. En plus, il est certain que des gros cerfs de parcs se sont échappés et sont venus renforcer les souches locales.

De son temps, La Rosée a pris un cerf qui portait 22.

C.P. : *Ces cerfs sont donc résistants ?*

L.F. : Oui ! il faut en moyenne cinq heures pour prendre un cerf en Grande Sologne. Les plus résistants sont les dix-cors jeunelement qui sont en pleine force.

C.P. : *Quelles sont les principales difficultés que vous rencontriez durant les chasses ?*

L.F. : Les daguets aiment taper dans le change alors que les grands cerfs se défendent plutôt à l'eau.

Pour les étangs, il fallait en faire le tour en espérant trouver une voie sortante. Si tu n'avais pas de voie, il fallait mettre pied à terre et fouler en espérant tomber sur le cerf. Quand un cerf se mettait dans les joncs à la tombée de la nuit, on attendait qu'il fasse complètement noir et on regardait avec une lampe électrique si on voyait ses yeux briller. Si le cerf allait se mettre dans certains étangs comme celui du Bois au gué à la Ferté Saint-Cyr, on préférait rentrer. Cet étang fait 18 hectares dont 9 hectares uniquement de joncs. On ne sait pas si les animaux eux-mêmes peuvent s'en sortir.

Pour les rivières, j'ai vu un cerf prendre l'eau du pont de Neuville jusqu'au pont de Vernou soit environ six kilomètres. Il fallait être patient et bien connaître les sorties.

C.P. : *Et le change ?*

L.F. : Les problèmes de change ne sont apparus que deux ou trois ans après la mise en place du plan de chasse. Il m'arrivait autrefois d'attaquer dans le sud de la Sologne et de remonter vers Boulogne sans croiser une seule voie de cerf. Par contre, ces dernières saisons, j'ai vu attaquer sur plus de vingt cerfs à tête, tous identiques. Pendant la chasse, on voyait plus d'une centaine d'animaux et des dizaines de cochons.

Heureusement, j'avais de bons chiens de change.

C.P. : *Quel pourcentage ?*

L.F. : J'avais en moyenne 20 % de chiens de change.

C.P. : *Et les cochons ?*

L.F. : J'ai eu à un moment donné des difficultés avec les cochons. J'ai trouvé la solution en élevant un sanglier près de mes jeunes chiens. Ils ont été habitués à l'odeur et ça a été fini.

C.P. : *La nature des terrains est-elle aussi une difficulté ?*

L.F. : Oui ! Les terrains sont naturellement différents les uns des autres dans toute la Sologne et l'exploitation des bois est également différente d'une propriété à l'autre. On peut passer de la haute futaie aux gaulis, des zones marécageuses aux zones sèches... Le sentiment du cerf de chasse peut varier très différemment d'une enceinte à l'autre. La voie est donc très changeante.

M. de Chaudenay qui découplait avec M. le Marquis après la guerre, lui a dit quand il est reparti en Touraine : « je te laisse dans ton borbier ». Ça veut tout dire !

Méfie-toi toujours quand tu passes à cheval sur une allée bien verte, comme sur du gazon. Tu peux t'enfoncer d'un seul coup jusqu'aux jarrets.

Il faut rajouter à cela les clôtures. Je chassais toujours avec une paire de pinces dans ma poche, au cas où... S'il m'arrivait de couper un barbelé, je passais le lendemain pour aider le garde ou l'agriculteur à réparer sa clôture.

C.P. : *Pour résoudre toutes ces difficultés, quel type de chiens convient le mieux ?*

L.F. : M. le Marquis appréciait les chiens Anglais. Il nous fallait des chiens de petite taille, 60/65 cm au

maximum. Les chiens Anglais ne sont pas très grands, sont mordants et vont bien à l'eau. Les meilleurs arrivent à être de change après 6 ou 7 chasses alors que c'est plus long chez les chiens Français. Une année, je suis allé à Calais chercher 26 chiots d'origine Beaufort et Berkeley. Tous ces chiens sont restés en meute, pas une réforme... Et j'ai pris avec eux 28 cerfs de suite.

C.P. : Pourquoi êtes-vous revenu à un type de chien plus Français ?

L.F. : Les chiens Anglais crient peu. La plupart des boutons souhaitaient avoir plus de musique.

L.F. : Toujours. J'aime bien que les chiens choisissent. Je découpais 35 à 40 chiens, rarement plus.

C.P. : Comment procédiez-vous pour entraîner vos chiens ?

L.F. : L'entraînement commençait mi-septembre. Je faisais des promenades dans le parc du château où je mettais les chiens dans la rivière. Je leur faisais remonter le courant pour qu'ils se remettent bien en souffle.

La deuxième partie de l'entraînement consistait à promener les chiens à cheval. Je faisais alors une sortie de 10 à 15 km au pas et au trot.

des voitures ou à ne pas courir après les lièvres...

C.P. : Ces promenades de chiens seraient-elles encore possibles ?

L.F. : Non ! Il y a trop de chevreuils, même en plein jour. C'est dommage, car j'avais retrouvé le tracé des sorties que faisait La Feuille, le piqueux de l'équipage avant la guerre, et j'avais réussi à reprendre les mêmes parcours pour mes promenades.

C.P. : Parlez-nous de vos chevaux

L.F. : J'y faisais attention. Je ne relayais jamais et j'arrivais à faire 6 saisons avec un même cheval. Tous mes chevaux étaient des trotteurs. Je me souviens d'un cheval qui s'appelait Forlongé et qu'on appelait Pompon. J'ai fait 8 saisons avec lui et il a continué à chasser avec le Patron.

C.P. : Cheverny est un site mondialement connu. Était-ce une gêne pour votre travail quotidien ?

L.F. : Généralement non ! Je me souviens d'une fois où j'avais demandé à Vol-au-Vent de prendre un jeune cheval pour la promenade des chiens. C'était la première fois qu'il voyait les chiens. Je sors la meute et au même moment une petite pluie se met à tomber. Il y avait un groupe d'Anglais qui prenaient des photos. Bien sûr, les visiteurs ouvrent leurs parapluies, affolent le cheval qui fait un écart et se prend les pieds dans le fil de fer qui délimite les pelouses. Vol-au-Vent est désarçonné et voilà le cheval qui part au galop dans le parc du château avec tous les chiens derrière. Belle chasse, ça criait fort ! Après un moment, le cheval revient et tient les abois devant la grille d'honneur du château ! J'arrive à l'approcher mais le cheval relève les abois et se dirige vers la salle des



Photo : S. Levoye

Équipage de Cheverny – 7 février 1987 – Indication de la brisée par un garde particulier à La Feuille, 1^{er} piqueux.

C.P. : Les chiens Français ont tout de même des qualités ?

L.F. : Oui bien sûr. Ils ont par exemple, une plus grande longévité. J'ai eu d'excellents chiens Français.

C.P. : Attaquez-vous de meute à mort ?

Enfin, pour la dernière phase de l'entraînement je faisais des sorties d'environ 60 km avec les 5 derniers au galop.

Les chiens retrouvaient une bonne condition physique, apprenaient à obéir, à traverser des fermes, à voir

trophées. Heureusement, il continue sa course et part dans mon jardin. Je réussi enfin à le reprendre et à rentrer les chiens.

Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ce cheval est devenu un fanatique de la meute et ne pensait qu'à se rendre près du chenil dès qu'il sortait !

C.P. : *Les Saint-Hubert donnaient également lieu à des chasses au milieu de la foule...*

L.F. : Oui, mais les gens étaient raisonnables. En plus, les vans n'avaient pas accès à la forêt ce qui facilitait la chasse. Une année, j'ai pris trois cerfs dans la même journée ! J'attaque une quatrième tête que les chiens portent bas près de Boucheny. La chasse avait été courte. Heureusement, juste au même moment, un cerf identique est vu au carrefour Vibraye. La chasse continue donc ! Le cerf se fait prendre à l'étang de la Pierre. Officiellement, j'avais pris un cerf ! J'avais le temps d'en chasser un deuxième. Les chiens attaquent un daguet qu'ils chassent bien. Il se fait relancer et se cogne dans un baliveau. Les chiens le prennent tout de suite. Trois cerfs !

C.P. : *Avant la Saint-Hubert, comment commenciez-vous votre saison ?*

L.F. : Les chasses ne commençaient qu'après le brame. M. le Marquis me disait toujours « Cherche un gros cerf pour les jeunes chiens ». On essayait donc de chasser quelques gros cerfs en début de saison. Ils sentent plus fort !

C.P. : Aviez-vous des activités particulières pendant la saison morte en dehors du travail quotidien ?

L.F. : Je faisais le tour des propriétés avec Villette, le garde. Qui avait vendu ? Qui avait acheté ? Qui

étaient les nouveaux gardes ? Où étaient les nouvelles clôtures ?... C'était très important d'essayer de tout savoir.

Il m'arrivait aussi d'aller creuser les bordures de rivières. J'avais remarqué pendant les chasses que les chiens avaient du mal à remonter certaines rives du Beuvron, car les passages d'animaux les rendaient abruptes. Avec quelques coups de pioche, ça facilitait le passage des chiens.

C.P. : *Quel souvenir marquant vous revient à la mémoire ?*

L.F. : Je me souviens d'une chasse, fin mars 1976. Les chiens coiffent leur cerf près de Villeny après un gros parcours puisque j'avais attaqué à Mézières-les-Cléry, au sud d'Orléans. C'était un dix-cors jeune. M. le Marquis avait suivi la chasse dans sa « Rolls » (sa 2 CV) et s'était perdu à la suite d'un mauvais renseignement. J'étais seul à la prise et la nuit était tombée. Comme il y avait de la lune, le spectacle était extraordinaire : le cerf mort et tous les chiens allongés autour, plus un bruit,

juste une chouette au loin. Il n'y avait que des ombres et des formes, j'étais vraiment dans un autre monde. J'ai su plus tard que c'était la dernière chasse de M. le Marquis, puisqu'il est mort en juillet de la même année. J'ai su également après qu'il s'agissait de la chasse la plus longue de ma carrière. Sept heures et demie derrière le même cerf !

C.P. : *La Feuille, votre mot de la fin ?*

L.F. : N'oubliez pas, écoutez et tais-toi !

Fort heureusement, La Feuille a toujours une activité cynégétique intense : battues de cochons, chasses à courre, il a passé 54 jours à la chasse au cours de la saison 1996/1997 ! Il s'apprête à retrouver sa forêt d'Orléans et ses amis du Rallye Vouzeron pour une nouvelle saison. Il a promis de venir à l'Équipage de la Billebaude, nous voir chasser un renard.

Cher La Feuille, vous êtes le bienvenu, et surtout, n'oubliez pas votre trompe !

Christophe POSTY
Juillet 1997



Photo : Christian de Froberville